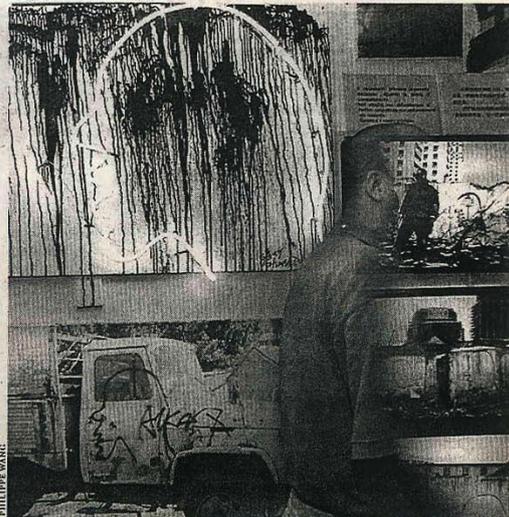
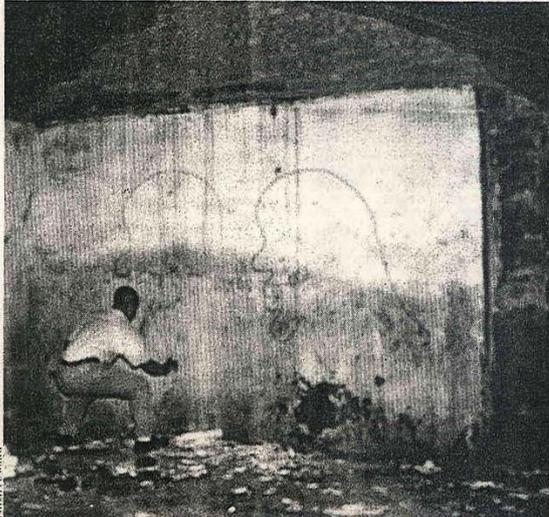


CULTURE

«18K», taggueur masqué de Pékin

Pionnier du genre en Chine, il inquiète et suscite une polémique.



Ponts, chantiers, murs... Pékin est jalonné des têtes de 18 K, qui a choisi son surnom en référence à «18 carats». Parce que «les Chinois ne vivent plus que pour l'argent».

Pékin *interim*

Tapie sous un pont bétonné du périphérique, à l'affût sur des moignons de vieilles maisons tombées sous les coups des bulldozers, criant sa hargne sur les bâches de chantier qui jonchent la ville, une tête chauve semble vouloir ouvrir la bouche, jetée sur un mur d'un trait de peinture noire en bombe. Depuis quelques années, les rues de Pékin se sont remplies de ces graffitis un peu particuliers; visibles sur tous les symboles d'une ville en plein chamboulement, ils paraissent crier leur désarroi face à un monde qu'ils ne reconnaissent plus.

L'anonyme aux mille têtes. Voilà maintenant trois ans que 18 K enfourche son vélo la nuit

et, au hasard des déambulations et des humeurs, dessine ses têtes d'un coup de poignet. Un coup d'œil furtif à gauche et à droite, un trait de bombe et une fuite ressemblant à une retraite de guérilla urbaine. «Certe tête, c'est en fait moi», explique le taggueur qui se surnomme 18 K, pour 18 carats; car «les Chinois ne vivent que pour l'argent maintenant». «J'essaye d'établir un dialogue avec les gens de ma ville. J'avais commencé ce genre de conversation à Milan pendant mes études, car je ne comprenais pas l'italien. Mais maintenant, c'est Pékin que je ne reconnais plus. La Chine commence à être plus violente. Les gens deviennent solitaires, finissent par être dérangés d'esprit et par faire le mal. J'ai choisi ces murs car ce sont les écrans sur lesquels se projette le spectacle de la ville. Cet écran devient un lieu de travail ordinaire, rien de plus. Mais les graffitis ne font pas du tout partie de la culture asiatique. En Europe, c'est un moyen d'exprimer ses propres idées, tandis qu'en Asie, les gens les gardent pour eux-mêmes».

Pionnier du tag dans un pays où seuls les slogans politiques à grands caractères rouges et les publicités clinquantes ont habituellement le monopole des murs, 18 K préfère rester discret sur ses activités. «J'en fais beaucoup en hiver; c'est plus sûr, il y a moins de monde dehors», explique le jeune peintre qui veut également garder l'anonymat. En été, il dissimule sa bombe à peinture dans un

vieux journal, l'hiver, dans les pans impersonnels d'un long manteau militaire en coton. Il a disséminé plus de mille têtes sur les murs pékinois, là où le béton des constructions modernes heurte de plein fouet les vieux os de la capitale, là où quelques miettes de vieilles maisons traditionnelles dressent leur existence dérisoire à l'ombre des hôtels néo-kitsch de vingt étages. Depuis quelque temps, il signe aussi AK47 (pistolet-mitrailleur), critique non voilée d'une recrudescence de la violence et de l'appât du gain qui fait tourner bien des têtes en Chine.

«Sabotage!» Mais son travail de taggueur, loin de faire l'unanimité, a même déclenché un tollé dans la presse. «Vandalisme! Sabotage!», accusent les

petites vieilles des comités de quartier, maillons essentiels du système de surveillance du régime. «Sabotage du visage de la ville. C'est tout sauf de l'art. C'est fait pour soulever la haine et le dégoût des citadins», vitupère le vice-directeur de l'école des Beaux-Arts dans l'hebdomadaire du week-end Ciel bleu. «Cela pollue l'image de la ville, ça n'est pas un acte civilisé de dessiner ces têtes. Il faut retrouver l'auteur pour lui faire nettoyer tout ça», accuse «un cadre du gouvernement de 40 ans» cité par le journal. Les services municipaux de Pékin ont même envoyé plusieurs équipes sur le terrain, avant la rétrocession de Hong-kong à la Chine en juillet 1997, pour répertorier et gommer les têtes des deuxième et troisième pé-

riphériques. «Bombes». Calfeutré dans sa maison à cour carrée, 18 K s'amuse nonchalamment du débat soulevé dans la presse pékinoise. «Le dialogue s'effectue en fait par l'intermédiaire des journaux. Ici, les tags sont comme des bombes jetées sur les murs. Les gens sont interpellés et se demandent ce que ça veut dire. Un Pékinois voulait même me poursuivre en justice parce que, déprimé par les têtes qu'il voyait chaque matin, il était, disait-il, perturbé dans son travail. Les tags sont trop soudains pour les Chinois, qui soupçonnent toujours de mauvaises intentions derrière chaque nouvelle initiative. Il faut qu'ils perdent cette habitude. Ils ont en fait peur d'eux-mêmes. Si j'avais dessiné un oiseau ou un poisson, cela n'aurait dérangé personne.»

ANNE LOUSSOUARN

du 17 au 19 septembre

→ théâtre

Une Bête sur la lune

de Richard Kalinoski

→ mise en scène Irina Brook

THÉÂTRE DE L'UNGIS
Arc-en-ciel

locations 01 45 60 79 05

DRIVER

«LE GRAND SCHELEM»

PREMIER ALBUM DÉJÀ DISPONIBLE

INCLUS «PARDONNE-MOI» ET «AIE, AIE, AIE»

ÉCOUTEZ ET GAGNEZ L'ALBUM

08 36 68 00 04

SNPC 2,23 F/MN

EXCLUSIVE

un label PolyGram